

**VOYAGE**  
**AGRONOMIQUE**  
**EN AUVERGNE;**

PAR

**M. DE PRADT,**  
ANCIEN ARCHEVÊQUE DE MALINES.



**NOUVELLE ÉDITION,**

Revue et augmentée du tableau des améliorations introduites et des  
Établissemens formés depuis quelques années dans l'Auvergne.



**PARIS,**  
**PICHON ET DIDIER, LIBRAIRES,**  
QUAI DES AUGUSTINS, N° 47.

**M<sup>ME</sup> HUZARD, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉPERON, N° 7.**

**1828**

---

---

# PRÉFACE.

---

DANS un temps où les soins des gouvernemens sont tournés vers les objets qui peuvent élever la fortune publique, et où tous les esprits paraissent suivre la même direction en s'occupant aussi d'objets d'une utilité réelle, c'est une obligation pour chaque citoyen de s'associer aux vues bienfaisantes de l'un, et de favoriser l'utile direction que prennent les autres. De tous les objets qui peuvent faire partie de ces importantes occupations, aucun n'est aussi intéressant pour la France que le soin de son agriculture. La France est un pays essentiellement agricole, en ce sens seulement, que sa richesse prin-

cipale vient de son sol : si l'on pouvait ajouter que cette richesse vient aussi de sa culture, la France serait le pays de l'univers le plus florissant et le plus heureux ; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle jouisse de ce second attribut, à l'égard du premier. Car, si la France est le pays de l'Europe le plus favorisé de la nature, du côté du sol et du climat, c'est aussi celui qui est le plus retardé du côté de la culture, celui où la nature a fait le plus et l'homme le moins.

Des calculs dressés avec soin nous ont montré cinquante départemens sur les quatre-vingt-six qui forment l'ensemble du territoire français, réduits par les défauts sans nombre de leur culture, à un produit infiniment inférieur à celui des autres départemens, comme à celui dont ils sont susceptibles par leur sol et par leur climat. Car

il est à remarquer que ces départemens occupent le centre de la France, c'est-à-dire la zone de la plus heureuse température, entre la sécheresse du midi et la froidure du nord.

L'étendue de ces départemens surpasse d'un tiers celle du territoire français, et leurs contributions ne s'élèvent pas au cinquième de la totalité des contributions de la France : les contributions sont donc en raison inverse du territoire. L'État perd annuellement tout ce qui reste au-dessous de la somme que cette vaste portion de son territoire devrait lui rapporter ; les propriétaires, de leur côté, perdent dans les mêmes proportions, et restent dans une infériorité relative de fortune avec leurs concitoyens des départemens mieux cultivés. Tous ces malheurs proviennent d'une seule cause, qui est la mauvaise culture : aussi, est-elle

dans un état vraiment déplorable dans tous ces départemens ; elle s'y compose uniquement des pratiques les plus irréfléchies et les plus grossières. Les jachères absolues , l'ensemencement biennal de près de la moitié du sol , en seigle ou en grains encore inférieurs , l'entretien de la plus petite quantité possible d'animaux ; car , dans son ignorance , le cultivateur croit dérober à la culture tout ce qu'il donne à l'entretien des animaux : tel est le fonds régulier de la culture d'un grand tiers de la France. Il faut y joindre la mauvaise direction que les Français , en général , et plus encore ceux de ces départemens pauvres , donnent à leur économie domestique ; elle est entièrement négative , au lieu que , pour être vraiment utile , elle devrait être positive. L'une consiste à s'abstenir de dépenser , l'autre à pro-

duire pour avoir de quoi dépenser ; l'une vit de privations , et l'autre de jouissances. Le propriétaire français s'est attaché uniquement à la première ; pour lui tout consiste à ne rien déboursier : il ne cherche pas à acquérir pour avoir de quoi jouir , et par conséquent de quoi améliorer sa position , mais il se borne à éviter toute dépense , à se mettre dans le cas de se passer du marché , sans s'occuper de se mettre en état d'y porter. Voilà , avec le mauvais système de culture , ce qui contribue le plus à l'appauvrissement de la France. La circulation est toujours au *minimum* , tandis que la prospérité publique vient de ce qu'elle approche davantage du *maximum*. En recherchant avec soin les causes de la stagnation générale des affaires et du commerce , celle de la cherté des capitaux , de la solitude

des grands chemins, du peu de produit des douanes, des octrois, de la poste aux lettres et de tous les autres revenus indirects, on les trouvera toujours dans le même principe, le défaut de circulation résultant de la fausse économie à laquelle les Français se sont attachés. On peut s'en convaincre en comparant les produits des objets correspondans en Angleterre, ainsi que le genre de l'économie domestique de ce pays : on verra que la circulation est aussi accélérée en Angleterre qu'elle est ralentie en France : l'Anglais ne travaille que pour avoir de quoi aller au marché, et le Français pour pouvoir s'en passer. L'un se répand, pour ainsi dire, dans la circulation de toutes ses facultés, l'autre s'en retire de toutes les siennes : l'Anglais ne se refuse à aucun genre d'amélioration dans sa culture; le Français, au contraire,

ne voit dans la culture améliorée qu'un moyen de dépense; tout est donc rapporté à la circulation dans un pays, et tout en est retiré dans l'autre. Des élémens aussi différens doivent donner un résultat tout-à-fait opposé, et c'est par eux seuls que l'on peut expliquer le problème d'un rapport immense des contributions indirectes dans un pays si petit et d'une population peu nombreuse, et leur mince produit dans un pays si étendu et d'une si grande population. C'est toujours à la circulation qu'il faut revenir; elle donne la vie aux corps politiques, comme celle du sang entretient celle des corps animés. Ainsi, quand dans un État vous voyez les individus isolés, bornés à la consommation des productions qu'ils font naître, se passant du marché, concluez, sans balancer, que le pays est pauvre, que



l'habitant est très borné dans ses jouissances, et que le numéraire y est rare, même sans y manquer; mais que le défaut de circulation lui donne dans ces lieux tous les signes et tous les inconvéniens de la rareté..... La France est donc affligée du double fléau d'une mauvaise culture et d'une mauvaise économie; et c'est pour contribuer à l'éclairer sur les sources de cette double infortune, que tous les vrais amis de sa prospérité doivent réunir leurs efforts et leurs lumières. Les sociétés d'agriculture, qui se sont beaucoup multipliées depuis quelques années, sont sûrement un moyen très puissant pour répandre les notions véritables sur ces deux objets. Ces institutions forment à la fois des foyers de lumières et de patriotisme; par leur dispersion sur toute la surface du territoire français, dont elles embrassent

toutes les parties, elles en connaissent parfaitement les localités et les circonstances particulières : aucune ne peut leur échapper. Les voyages agronomiques sont un second moyen, non moins puissant en eux-mêmes, et par l'étendue qu'on peut leur donner sur des contrées éloignées, avec lesquelles ils fournissent des sujets de comparaison, des connaissances nouvelles, et des moyens pour réduire à l'état de simples préjugés des opinions souvent fort accréditées. Des voyages de cette nature offrent sûrement un vaste champ aux hommes dignes de le cultiver. Les Anglais nous en ont fourni le modèle dans les voyages du célèbre Arthur Young, voyages entrepris dans les vues si honorables et si utiles, d'enrichir sa patrie de toutes les observations que lui offrirait la culture des nations dont il allait interroger le génie

agricole. Mais, par l'état de l'avancement de la culture en Angleterre, il est arrivé qu'en cherchant des leçons, c'est lui qui en a donné, et que celui qui s'était fait disciple est toujours resté maître. Aussi, est-ce de lui que nous tenons les documens les plus complets sur la culture de la France. Peut-être la reconnaissance ne doit-elle pas nous faire perdre de vue que cette supériorité même est une espèce de tache que tout bon Français doit chercher à effacer par une louable émulation, sensible, comme il doit l'être au point d'honneur, d'avoir été devancé par une main étrangère dans le tableau de sa propre patrie. Des voyages agromomiques, qui embrasseraient toutes les parties de la France, sont donc très capables de remplir à fond, ce qu'Arthur Ioung n'a fait qu'ébaucher; car le mérite de son ouvrage ne doit

pas nous aveugler sur ses défauts. Il a passé trop légèrement sur un pays aussi vaste que la France , pour avoir pu le bien connaître : ses voyages sont bien ceux d'un observateur, mais son ouvrage est celui d'un voyageur, et par conséquent il est superficiel et incomplet, comme l'est tout voyage. Comme étranger, il n'a pu tout voir, tout connaître, tout entendre : de là, des omissions et de fausses interprétations, dont quelques-unes ont donné lieu à des réclamations, contenues dans les statistiques départementales rédigées par les préfets, et publiées par le Ministre de l'intérieur. L'ordre manque essentiellement aux ouvrages d'Arthur Ioung; tous les objets y sont confondus, et ce défaut de méthode est tellement inhérent à la manière de cet auteur, comme à celle de tous les étrangers, que l'absence de tout ordre

se fait sentir très vivement jusque dans les voyages en Angleterre que nous avons de lui. On a dit, avec raison, que les anciens et les Français étaient les seuls qui eussent bien su faire un livre. Les autres peuples, avec une somme de génie et de connaissances, égales sans doute à celles qui ont distingué les anciens et qui appartiennent aux Français, sont loin d'avoir possédé comme eux l'art de faire un ouvrage, c'est-à-dire d'y faire entrer tout ce qui doit s'y trouver, d'en écarter tout ce qui doit y rester étranger, et d'en classer toutes les parties dans l'ordre le plus conforme à la nature et le plus favorable à la clarté ; car ce n'est qu'à ce point qu'un livre est véritablement bien fait.

Nous avons pris ces considérations pour guides dans la composition de l'ouvrage que nous offrons au public.

Pour le porter au degré d'utilité qu'on doit avoir en vue dans l'entreprise des voyages agronomiques , nous avons cru devoir le diviser en trois parties : la première, destinée à faire bien connaître les localités ; la seconde, l'état de la culture ; la troisième, les améliorations dont elle est susceptible. Cette division nous a paru la plus naturelle et la plus complète. Sans l'exposition bien claire des localités , on ne sait pas de quoi l'on parle ; sans le tableau de l'état de la culture , de ses avantages et de ses défauts , on ne la connaît qu'en partie ; sans l'indication des améliorations , on ne fait qu'un ouvrage incomplet ; car l'indication de la réforme des défauts est encore plus intéressante que celle de leur existence , ou plutôt , on ne doit en faire l'indication que pour mettre à côté celle du redressement. Nous dé-

sirons que la même méthode soit observée par les citoyens qui, dans leurs utiles travaux, suivront la même carrière; ils le feront sans doute avec plus de talent et de succès que nous, mais qu'ils veuillent bien le faire sur le même plan : ce n'est pas un modèle d'ouvrage que nous nous flattons de leur offrir, mais seulement un modèle pour leurs travaux. Il serait bien utile que, sous l'inspiration puissante du Gouvernement, il se formât une entreprise générale et simultanée de voyages agronomiques, dans toute l'étendue de la France. On connaîtrait enfin exactement toutes les parties de son sol, toutes les propriétés de son climat, tous les produits de sa culture, tous les effets des diverses méthodes dont elle se compose. Il n'est point de département sans société d'agriculture : il n'est point de ces sociétés

qui ne compte un grand nombre de membres qui réunissent les qualités propres au succès d'une pareille entreprise. La sphère d'activité de chacun , étant bornée à son département propre, n'exige de lui, en particulier, qu'un espace de temps fort limité, des connaissances très faciles à acquérir ; la réunion de ces travaux, dirigés sur un plan uniforme, formerait la collection agronomique la plus complète que l'on puisse désirer, et qui existe en aucun pays.

Nous avons devancé l'exécution de ce vœu par l'application que nous en faisons dans cet ouvrage à la culture de l'ancienne Auvergne, ce pays nous étant particulièrement connu. C'est une des parties de la France qui méritent le plus l'attention des observateurs, par les beautés et les contrastes sans nombre qu'elle offre à chaque pas ;



par le rapprochement de montagnes altières et de plaines riantes ; par l'opposition de la culture la plus riche avec la plus pauvre, de la terre la plus fertile et du laboureur le plus malhabile.

La Limagne d'Auvergne est sûrement un des meilleurs pays de la France ; les montagnes sont susceptibles de devenir aussi productives qu'elle, quoique dans un genre absolument différent. Mais, pour y parvenir, que de choses à faire ! que d'obstacles à vaincre du côté des hommes, tandis que tout est à peu près fait du côté de la nature ! Nous nous sommes bien gardés de prescrire des préceptes trop abstraits, d'exiger du cultivateur de trop grands sacrifices d'argent, et même de son ignorance : ce n'est que par degrés que l'on peut l'y amener. C'est pourquoi nous avons borné notre

enseignement à trois points principaux, parce qu'ils ne renferment aucune difficulté d'exécution.

1°. A faire bien connaître les inconvéniens des jachères absolues et du labourage biennal.

2°. A insister sur les avantages des prairies artificielles et sur la nécessité de diminuer le labourage en faveur du pâturage.

3°. A développer la valeur des animaux, soit comme moyens d'engrais, soit comme prix de vente, soit encore comme valeur comparative avec les autres produits de la terre. Ces trois rapports sont généralement méconnus en France, et dans le midi de cette contrée encore plus que dans toutes les autres.

On voit que toute cette doctrine n'a rien de bien relevé, rien qui ne soit à la portée du peuple, ou qui dépasse ses

facultés intellectuelles et pécuniaires ; tout le monde peut entendre cela aussi bien que l'exécuter.

Nous exhortons tous les écrivains français qui s'occupent des progrès de la culture dans leur patrie , de travailler avec la même circonspection , et de diriger leurs instructions vers ces trois points. L'amélioration qui en proviendrait serait immense , et le succès dans cette partie sera un acheminement à beaucoup d'autres.

La plus sûre , la plus riche des spéculations est donc celle qui porte sur des fonds de terre , dans les départemens reculés en culture. Plus ils sont arriérés , plus la moisson sera abondante , précisément parce qu'il y aura plus à faire , et que la distance est plus grande du point de départ à celui d'arrivée : c'est le défaut de cet aperçu qui trompe presque tous les spécula-

teurs dans cette partie. On les voit s'entasser autour de Paris et dans les départemens qui l'avoisinent , s'y disputer chèrement la terre, et finir par se dégoûter d'un genre de spéculation qui ne répond pas aux avances qu'il a demandées. La raison en est dans le choix irréfléchi qu'ils font de pays déjà fort avancés en culture , et dans lesquels les améliorations sont à peu près consommées. Là, il n'y a rien à profiter, à défaut d'étoffe pour des améliorations un peu étendues; au lieu que, dans les départemens arriérés en culture, tout étant à faire, tout est aussi moyen d'amélioration et de profit. Parmi tous les départemens de la France, l'Auvergne est un de ceux qui renferment en plus grande abondance tout ce qu'il faut pour déterminer le choix de quiconque cherche à former un établissement : le climat est tem-

péré, le pays est charmant ; les sites sont admirables ; la position au centre de la France, entre Paris, Lyon, Bordeaux et tout le Midi, est très favorable pour les correspondances, ainsi que pour les déplacements et les transports vers toutes les parties de la France. La vie animale est excellente en Auvergne, et le prix en est fort raisonnable. Le séjour de l'Auvergne convient également au riche et au pauvre, à l'amateur des plaines et à celui des montagnes, à celui de l'histoire naturelle et de l'agriculture ; et c'est sous ce dernier rapport, comme celui qui est lié le plus étroitement avec l'objet de cet ouvrage, que nous invitons les Français et les étrangers à visiter cette partie de la France, et à s'y fixer, comme dans le lieu qui doit leur faire trouver un séjour à la fois aussi utile qu'agréable.